

ridon, et la ronde commence à tourner au milieu de la scène en chantant. Air : « Compagnons de la Marjolaine ».)

TOUS EN CHOEUR.

Comment pourrions-nous fêter
La fin d'un si joli rêve ?
Il nous faut la bien fêter,
Gai, gai, soyons gais !

(La ronde s'arrête, Claudine chante seule.)

Remercions l'Enfant Jésus
Pour la fin de ce beau rêve,
Remercions l'Enfant Jésus,
Gai, gai, soyons gais !

(La ronde repart.)

LE CHOEUR.

Et félicitons Claudine,
À la fin de ce beau rêve,
Et félicitons Claudine,
Gai, gai, soyons gais !

(La ronde s'arrête.)

CLAUDINE.

L'Enfant Jésus m'a guérie,
À la fin de ce beau rêve.
L'Enfant Jésus m'a guérie,
Gai, gai, soyons gais !

(La ronde repart.)

LE CHOEUR.

Tu l'avais bien mérité,
À la fin de ce beau rêve,
Tu l'avais bien mérité,
Gai, gai, soyons gais !

(La ronde s'arrête.)

CLAUDINE.

Fêtons-la par nos chansons,
La fin de ce joli rêve.
Fêtons-la par nos chansons,
Gai, gai, soyons gais !

(La ronde se dénoue, et tous les acteurs, se tenant par la main, se disposent en une seule ligne, sur le devant de la scène, face au public auquel ils s'adressent.)

LE CHOEUR.

Fêtez-la par vos bravos,
La fin de ce joli rêve.
Fêtez-la par vos bravos,
Gai, gai, soyons gais !

(Ils reculent à petits pas vers le fond, pendant que le rideau tombe lentement, et chantent le dernier couplet.)

Ainsi vous achèverez,
À la fin de ce beau rêve,
Ainsi vous achèverez
De nous rendre gais !

René DUVERNE.

(L'Etoile Noëlisme.)

Le riz du pauvre

I

L'empereur Hong-Vou régnait en Chine.

Il n'était pas patient, cet empereur,— assez bon et juste, du reste,— et il avait donné à tous ceux qui le représentaient et le servaient une impulsion d'activité qui réagissait jusque dans les plus petites localités de son empire.

Un des surveillants du territoire de Sin-Kien était un jour dans l'exercice de ses fonctions, c'est-à-dire en tournée.

Il faisait chaud, et il marchait depuis le grand matin.

La lassitude commençait à lui ployer les jambes...

Avant de regagner son gîte, il entre dans une maison.

Un homme et une femme s'y trouvaient.

Sans trop de cérémonies, il cherche un siège et s'y laisse tomber plutôt qu'il ne s'y assied.

Après avoir un peu repris haleine :

“ Ah ! mon cher hôte, dit-il encore d'une voix pénible, vous voyez ma fatigue ; de plus, je suis à jeun et obligé de repartir presque immédiatement...”

L'homme et la femme le regardent avec intérêt... je dirai même avec compassion.

“ Mon cher hôte, reprend aussitôt le surveillant, cet état veut un prompt remède...”

Il n'obtient pour réponse que le regard attristé du pauvre couple.

“ De grâce, continue-t-il, faites-moi le don d'un peu de riz !”

À cette demande, l'homme est frappé d'une commotion pénible. Il jette un coup d'oeil rapide à sa femme et semble embarrassé. Il hésite à répondre. Enfin il ouvre la bouche et, à travers son oppression, laisse échapper ces mots :

“ Je... je n'en ai pas.

— C'est vrai, c'est vrai, ce que dit mon mari, ajoute la femme avec précipitation ; nous... nous n'en avons pas.”

L'air du couple inspira-t-il de la défiance au surveillant ? C'est à croire ; car, assis qu'il était près du foyer, sur lequel se tenait suspendu un vase, il se penche, avance la tête et regarde...